COURS 10: LE MOT “TRANSPORTS”

*Dis-moi dix mots qui te racontent, SCÉRÉN CNDP – CRDP ..., 2011. pp. 40-43*

Sites web: [www.dismoidixmots.culture.fr](http://www.dismoidixmots.culture.fr)

[www.cndp.fr/voyageaveclesmots](http://www.cndp.fr/voyageaveclesmots)

1. **Différents sens du mot “transports”**
* Déplacement de choses ou de personnes
* (au pluriel) mouvement de personnes
* Vivacité d’un sentiment et sa manifestation

Selon la chronique, l’idée de déplacement est le sens premier du mot. On peut également parler de sentiment avec le mot transports. Les sentiment exprimés peuvent être positifs ou négatifs.

1. **Les mots de la même famille que “transport” sont:**

Transportable: qui peut être transporté

Transporter: porter d’un lieu dans un autre

Transporté: porté d’un lieu dans un autre

Transporteur: celui qui a une entreprise de transports

1. **Les différents moyens de transport sont:**

Caravane

Cheval

Vélo

Voiture

Avion

Ferry

Cargo

Camion

Tramway

Moto

Train

Métro

**4. Discussion sur la phrase suivante de Rousseau**

« Je connus alors pourquoi cette même musique qui m’avait autrefois ennuyé m’échauffait maintenant jusqu’au transport ; c’est que j’avais commencé de la concevoir, et que sitôt qu’elle pouvait agir elle agissait avec toute sa force. » Jean-Jacques Rousseau, **Julie ou la Nouvelle Héloïse**

**5. Étude de l’extrait suivant:**

LETTRE IV. DE JULIE.

Il faut donc l’avouer enfin, ce fatal secret trop mal déguisé ! Combien de fois j’ai juré qu’il ne sortirait de mon cœur qu’avec la vie ! La tienne en danger me l’arrache ; il m’échappe, et l’honneur est perdu. Hélas ! j’ai trop tenu parole : est-il une mort plus cruelle que de survivre à l’honneur ? Que dire ? comment rompre un si pénible silence ? ou plutôt n’ai-je pas déjà tout dit, et ne m’as-tu pas trop entendue ? Ah ! tu en as trop vu pour ne pas deviner le reste ! Entraînée par degrés dans les pièges d’un vil séducteur, je vois, sans pouvoir m’arrêter, l’horrible précipice où je cours. Homme artificieux ! c’est bien plus mon amour que le tien qui fait ton audace. Tu vois l’égarement de mon cœur, tu t’en prévaux pour me perdre ; et quand tu me rends méprisable, le pire de mes maux est d’être forcée à te mépriser. Ah ! malheureux, je t’estimais, et tu me déshonores ! crois-moi, si ton cœur était fait pour jouir en paix de ce triomphe, il ne l’eût jamais obtenu. Tu le sais, tes remords en augmenteront ; je n’avais point dans l’âme des inclinations vicieuses. La modestie et l’honnêteté m’étaient chères ; j’aimais à les nourrir dans une vie simple et laborieuse. Que m’ont servi des soins que le ciel a rejetés ! Dès le premier jour que j’eus le malheur de te voir, je sentis le poison qui corrompt mes sens et ma raison ; je le sentis du premier instant, et tes yeux, tes sentiments, tes discours, ta plume criminelle, le rendent chaque jour plus mortel. Je n’ai rien négligé pour arrêter le progrès de cette passion funeste. Dans l’impuissance de résister, j’ai voulu me garantir d’être attaquée ; tes poursuites ont trompé ma vaine prudence. Cent fois j’ai voulu me jeter aux pieds des auteurs de mes jours ; cent fois j’ai voulu leur ouvrir mon cœur coupable : ils ne peuvent connaître ce qui s’y passe ; ils voudront appliquer des remèdes ordinaires à un mal désespéré ; ma mère est faible et sans autorité ; je connais l’inflexible sévérité de mon père, et je ne ferai que perdre et déshonorer moi, ma famille, et toi-même. Mon amie est absente, mon frère n’est plus ; je ne trouve aucun protecteur au monde contre l’ennemi qui me poursuit ; j’implore en vain le ciel, le ciel est sourd aux prières des faibles. Tout fomente l’ardeur qui me dévore ; tout m’abandonne à moimême, ou plutôt tout me livre à toi ; la nature entière semble être ta complice ; tous mes efforts sont vains, je t’adore en dépit de moi-même. Comment mon cœur, qui n’a pu résister dans toute sa force, céderait-il maintenant à demi ? comment ce cœur, qui ne sait rien dissimuler, te cacherait-il le reste de sa faiblesse ? Ah ! le premier pas, qui coûte le plus, était celui qu’il ne fallait pas faire ; comment m’arrêterais-je aux autres ? Non ; de ce premier pas je me sens entraîner dans l’abîme, et tu peux me rendre aussi malheureuse qu’il te plaira. Tel est l’état affreux où je me vois, que je ne puis plus avoir recours qu’à celui qui m’y a réduite, et que, pour me garantir de ma perte, tu dois être mon unique défenseur contre toi. Je pouvais, je le sais, différer cet aveu de mon désespoir ; je pouvais quelque temps déguiser ma honte, et céder par degrés pour m’en imposer à moi-même. Vaine adresse qui pouvait flatter mon amour-propre, et non pas sauver ma vertu ! Va, je vois trop, je sens trop où mène la première faute, et je ne cherchais pas à préparer ma ruine, mais à l’éviter. Toutefois, si tu n’es pas le dernier des hommes, si quelque étincelle de vertu brilla dans ton âme, s’il y reste encore quelque trace des sentiments d’honneur dont tu m’as paru pénétré, puis-je te croire assez vil pour abuser de l’aveu fatal que mon délire m’arrache ? Non, je te connais bien ; tu soutiendras ma faiblesse, tu deviendras me sauvegarde, tu protégeras ma personne contre mon propre cœur. Tes vertus sont le dernier refuge de mon innocence ; mon honneur s’ose confier au tien, tu ne peux conserver l’un sans l’autre ; âme généreuse, ah ! conserve-les tous deux ; et, du moins pour l’amour de toi-même, daigne prendre pitié de moi. Ô Dieu ! suis-je assez humiliée ? Je t’écris à genoux ; je baigne mon papier de mes pleurs ; j’élève à toi mes timides supplications. Et ne pense pas cependant que j’ignore que c’était à moi d’en recevoir, et que, pour me faire obéir, je n’avais qu’à me rendre avec art méprisable. Ami, prends ce vain empire, et laisse-moi l’honnêteté : j’aime mieux être ton esclave, et vivre innocente, que d’acheter ta dépendance au prix de mon déshonneur. Si tu daignes m’écouter, que d’amour, que de respects, ne dois-tu pas attendre de celle qui te devra son retour à la vie ! Quels charmes dans la douce union de deux âmes pures ! tes désirs vaincus seront la source de ton bonheur, et les plaisirs dont tu jouiras seront dignes du ciel même. Je crois, j’espère qu’un cœur qui m’a paru mériter tout l’attachement du mien ne démentira pas la générosité que j’attends de lui ; j’espère encore que, s’il était assez lâche pour abuser de mon égarement et des aveux qu’il m’arrache, le mépris, l’indignation, me rendraient la raison que j’ai perdue, et que je ne serais pas assez lâche moi-même pour craindre un amant dont j’aurais à rougir. Tu seras vertueux, ou méprisé ; je serai respectée, ou guérie. Voilà l’unique espoir qui me reste avant celui de mourir.

Jean-Jacques Rousseau, **Julie ou la Nouvelle Héloïse**